

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 27

Artikel: Le miracle de Montet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oh ! bin ! que cha ! On è galèzameint payî.
— Baillan-te de bounan ?
— Dai z'annâie que lâi a, oï, principalameint
âo présideint.

— Saré-io tot tsaud présideint ? Voliâvant dza
mè betâ présideint de la fretâre et i'è risquâ de
l'âi veni se n'avant pas met Gabriet dau Fontsi.

— Vo lo sarâ pào-t'ître pas lè premi teimps,
mâ assurâ que cein vindra pâ la suite. Sède-vo
on bocon l'allemand ?

— Pa pl. Lo compreigno on bocon. Dinse, se
on mè dit : « ya ! nêe ! » lâi su dau coup. Mâ lo
resto, i'âmo mî l'ôûre ein patois. Clli dèvesâ de
la man gautse mè fâ mau âi deint.

— Et pu, l'ant dâi tradutteu, quemet l'è z'ap-
pelant. Lè dâi dzein que sant dâi duve man et
que dèbliottant lo tutche assebin que lo fran-
çais. Fant cein âo mécanique. Hardi, vo faut
dere oï. No faut on corps quemet vo. L'è su que
la Suisse l'âodrai dau bon côté avoué vo.

— Sein mè bragâ, crâio que farî dâi rido tsan-
dzemeint, principalameint po lo militéro.

— Po lo militéro ?

— Oï, ie voudrè que lè fenne fussant sordâ,
quemet lè z'homme. Lè groche tieintierne dein
lè tambou ; lè bassette, dein lè dragon à tsevu ;
lè nourresse, dein lè vivandière ; lè borgne dau
get gautse, dein lè tirailleu ; lè soriaude, dein
lè calonnié ; lè galèze, dein lè mitrailleu ; cliau-
zique que l'ant quauque pâi fou dèso lo nâ,
dein lè sapeu.

— On pào dan compta sur vo ?

— Ma fâi ne sè pas ! Vu demandâ à la Ma-
rienne et vo baillèri onna réponse devant que
sâi grand teimps.

— Dein ti lè casse, rappela-vo que l'è po la
patrie.

— A cô lo dite-vo.

— A revère, Marc à Louis.

— Adieussivo, cliau Monsu.

Quand furant via, m'a faliu dere à la Ma-
rienne cein que voliâvant :

— Sant venu mè dere po consellié fédérât.
Qu'en crâi-to ?

— N'è pas onna pllièce por tè, que m'a fé, ni
por mè. Sant venu vers tè passe que trovânt
nion d'autro. Te sarâ prau fou po dere oï, ma
ne vu pas. Atant on croûio cauchonnemeint.

Et l'è tot. N'è pas voliu la contrarèyi et i'è
vito écrit à cliau Monsu 'na lettra io sè dèsaï :

Messieurs les prècauts,

Je mets la main à la plume pour vous faire
savoir de mes nouvelles qui sont très bonnes,
Dieu merci ; j'espère que les vôtres en sont de
même. Je veux vous dire en même temps que,
pour ce que vous m'avez parlé l'autre jour, la
Marianne n'est pas consentissante. Si vous aviez
peut-être une autre place où on serait mieux
payé que pour ce Conseil fédérât, elle dirait
peut-être pas non.

Mes sincères salutations.

MARC A LOUIS.

QUI Z'Y VIENNENT !

A L'AUBERGE de *** , durant toute la soirée, on
n'avait parlé que de la fameuse guerre
prédite. Les événements y prêtent. Et,
naturellement, on avait envisagé l'éventualité
d'une participation de notre pays à la mêlée.

Le plus belliqueux de ces combattants de la
langue avait été Pierre-Abram. A l'entendre, il
se chargerait à lui seul d'une centaine d'assail-
lants :

— Qui z'y viennent seulement, les charrettes,
et puis y verront de quel bois on se chauffe !

En rentrant chez lui, un peu plus tard qu'il
n'aurait dû, « vu son gouvernement », Pierre-
Abram, le foudre de guerre, faisait le plus dou-
cement possible.

Soudain, dans le corridor de sa maison, son
pied heurte quelque chose d'imprévu et Pierre-
Abram est violemment frappé au front. La dou-
leur lui fait voir trente-six millions d'étoiles.

— Au secou ! au secou ! Grâce ! Pitié ! Je me
rends !...

Sa femme, à demi-vêtue, accourt au bruit,
une bougie à la main.

— Alo ! que signifie ? Que t'arrive-t-y ? Tu t'es
enco battu avet les murs ?...

— Ah !... c'est toi ?... Mais non, je te dis, c'est
quierqu'un qui m'a tapé à la tête avet un mail-
let. Regarde seulement ; j'ai une bougne.

Ce disant, Pierre-Abram passait avec précau-
tion la main sur la tumeur que le coup lui avait
faite au front.

Mais sa femme, peu crédule, aperçoit à terre
un outil, renversé.

— Tais-toi, patifou ! Vois-tu pas que tu as mis
le pied sur le peigne du râteau et que c'est le
manche qui t'a donné le coup ! Allons, viens
coucher, à présent, c'est l'heure ! Et puis, une
autre fois, rentre-voir plus tôt ! Tu entends ?...

Attrape ! — Un campagnard du district de
Grandson montait en tramway de la place du
Tunnel au Chalet-à-Gobet.

En passant, place de l'Ours, le paysan, dési-
gnant de la main l'Ecole normale, demande au
conducteur ce qu'est ce bâtiment.

Un loustic, qui pensait rire un brin de la sim-
plicité du brave homme, prévient la réponse du
watmann et dit :

— Cet édifice ? Eh bien, c'est pour loger les
fous de la campagne.

— Ah ! c'est ça ! Merci bien, mossieu. Y me
semblait bien que c'était un peu petit pou les
fous de la ville.

MON FUSIL

IV

Cette scène violente me soulagea. Je respi-
rais plus à l'aise. Un sentiment exquis de déli-
vrance s'emparait de mon être. Affranchie de
l'odieuse passé du mensonge et de haine, ma
conscience s'épanouissait à l'aise dans la joie de
sa victoire. Oh ! le bonheur d'être libre, dégagé
de l'enfer des compromissions, des préjugés,
des hypocrisies ! Certes, je me promettais de la
mettre à profit, cette liberté acquise au prix de
tant de souffrances morales. Jusqu'à mon der-
nier souffle, je combattrais la néfaste théorie
des deux lois : la loi de la conscience, immor-
telle, dont on pouvait impunément se gaudir, et
l'autre, celle des intérêts matériels de l'égoïsme,
de l'orgueil, la loi périssable devant laquelle il
fallait se courber...

De nouveau, l'abominable tromperie m'apparais-
sait dans toute sa hideur. Il était impossible
qu'il y eût deux vérités, l'une pour le dimanche
et l'autre pour la semaine. Prétendre cela, c'était
aller contre le bon sens et la logique.

Oui, je me sentais un autre homme. Je de-
meurais confondu de la facilité avec laquelle la
transformation s'était accomplie. D'un simple
effort de volonté, je me trouvais délivré de cette
arme redoutable que je croyais, à tout jamais,
rivée à mon épaule. Il était là, inerte, sans force,
incapable d'un geste, vaincu, l'instrument de
carnage et de mort. Pourquoi donc, puisque
cela ne demandait qu'un peu de vigueur, les
peuples ne se débarrassaient-ils pas une fois
pour toutes des formidables armements qui les
écrasaient ? Qu'attendaient-ils donc, les malheu-
reux, pour tenter d'échapper au massacre pro-
chain ?

Soudain, il me sembla que mon fusil avait
tressailli. Et comme je le contemplais curieuse-
ment, sa voix claire, métallique, cette voix que
j'étais seul à comprendre, rompit le lourd si-
lence :

— Avant la séparation définitive, me dit-il,
permets-moi, au nom de notre ancienne amitié,
de te donner quelques explications nécessaires.

Des explications ! Ah ! je n'en devinais que
trop bien la teneur. Sans doute, il allait me
remplir les oreilles d'arguments patriotiques,

invoquer l'inéluctable nécessité de la guerre,
me servir des démonstrations historiques com-
me si l'avenir devait obligatoirement être une
répétition du passé. Je les connaissais ces ra-
sonnements-là et je ne perdrais certes pas mon
temps...

— Je le veux, prononça-t-il brusquement, sur
un ton qui n'admettait pas de réplique.

Et tout de suite, sans attendre ma réponse, il
commença. Contrairement à mon attente, il se
déclara entièrement de mon avis. Oui, la guerre
était une chose horrible, une tare monstrueuse
dont il espérait bien qu'un jour l'humanité se-
rait délivrée.

Seulement, ce jour-là était lointain. Que
voyait-on, en effet, autour de soi ? Des hommes
envieux, méchants, médisants, cruels. Les meil-
leurs eux-mêmes ne valaient pas grand-chose.
On se déchirait entre citoyens, entre frères et
sœurs, entre maris et femmes. Le moindre suc-
cès des uns éveillait la jalousie féroce des au-
tres. Les partis politiques, en apparence les plus
unis, étaient dévorés par les discussions intes-
tines, les compétitions, les rivalités indivi-
duelles. Pouvait-on vraiment tabler sur l'adou-
cissement des mœurs, alors qu'au choc le plus
léger l'instinct de brutalité se réveillait et mon-
trait ses griffes ?

J'écoutais, attentif, sentant qu'il disait vrai. Il
poursuivit :

— Je crois, moi aussi, que la vérité est une.
Mais la connaissons-nous ? Qu'est-elle en droit
d'affirmer, la science, sinon qu'elle ne sait rien.
La cellule, sur laquelle des générations de sa-
vants se sont penchées, refuse de livrer son se-
cret. L'origine et la fin nous échappent. Le
mystère de la naissance est aussi ténébreux que
celui de la mort. On enseigne aux enfants que
deux et deux font quatre. Les mathématiciens
les plus illustres en sont encore à chercher la
preuve de cette addition rudimentaire. Nous
pataugeons dans l'hypothèse. Nul n'a le droit de
rien affirmer, parce que nul n'est en puissance
de rien démontrer. Seule la nécessité de la lutte,
de la lutte perpétuelle dont la nature nous offre
un vivant exemple, me paraît logiquement sou-
tenable...

(A suivre.)

M.-E. T.

St-Martin. — Notice sur l'Eglise de St-Martin, à
Vevey, par Ed. Recordon, professeur, publiée sous
les auspices de la Municipalité de Vevey. — *Vevey,
Säuberlin et Pfeiffer S. A., Imp.-Editeurs.*

L'Eglise de St-Martin, à Vevey, a fait l'objet d'é-
tudes approfondies de la part des historiens et des
archéologues, mais il n'existait aucun travail d'en-
semble coordonnant les résultats obtenus. La Mu-
nicipalité de Vevey a donc été bien inspirée en fai-
sant publier la plaquette dont le titre figure en tête
de ces lignes.

Après un chapitre consacré à l'histoire de l'église,
l'auteur en donne une description détaillée. Il s'ar-
rête tout particulièrement au chœur admirable-
ment restauré, il y a une dizaine d'années, par
MM. Nicati et Burnat. Puis, dans un appendice, il
publie la liste des autels de St-Martin à l'époque
catholique, ainsi que le texte des principales des-
criptions en langue étrangère. On y trouve en par-
ticulier l'épithaphe de Sylvestre Dufour, amusante à
cause des jeux de mots qui y foisonnent ; celle du
pharmacien Matte, grand voyageur, brasseur d'aff-
aires ; celle, fort redondante, de Ludlow, un des
juges de Charles I^{er} d'Angleterre ; celle, plus mo-
deste, de son collègue Broughton.

Cette brochure, qui se vend au prix de 50 centi-
mes, est ornée de plusieurs clichés inédits et l'im-
pression, fort soignée, sort des ateliers Säuberlin et
Pfeiffer S. A., à Vevey.

LE MIRACLE DE MONTET

Il paraît que la clef de voûte du chœur de l'é-
glise de Montet-Cudrefin est percée d'un trou
suffisamment grand pour qu'un homme y
puisse passer la tête, écrivait au *Démocrate*
M. S. F.

A l'époque où l'édifice servait encore au culte catholique, le maître autel était placé immédiatement au-dessous de cette ouverture. Frappé de cette coïncidence, un des derniers prêtres qui desservait cette paroisse imagina de la mettre à profit pour regagner un peu du prestige que certaines de ses incartades avaient quelque peu diminué par ailleurs.

A l'occasion des fêtes de Pentecôte, notre bon curé avait institué une cérémonie religieuse qui, chaque année, attirait les fidèles en foule. Dans toute la contrée et bien loin à la ronde, on ne parlait, aux approches de Pentecôte, que de la miraculeuse apparition qui valait à la petite église une célébrité dont bénéficiait l'ecclésiastique qui la desservait. Pour que le miracle produise tous ses effets, voici comment on s'y prenait.

Pendant la solennité, le prêtre, vêtu de ses plus somptueux ornements et assisté de deux chapelains de Cudrefin, se tenait devant l'autel en présence de la foule prosternée. Au moment où il invoquait la descente du St-Esprit, le bedeau, posté dans les combles, laissait descendre, à l'extrémité d'un fil imperceptible, une colombe d'une blancheur immaculée, qui venait se poser sur l'autel.

Ceux qui ont assisté au miracle du Saint-Janvier, à Naples, peuvent seuls se faire une idée de l'intensité de l'émotion qui, en cet instant, s'emparait de toute l'assistance.

A l'aide d'un truc ingénieux on faisait ensuite disparaître l'oiseau symbolique, et le prêtre, d'un grand geste bénisseur, congédiait l'assemblée.

Ce miracle, qui se répétait chaque année, valait au curé de Montet-Cudrefin une vénération et une réputation de sainteté que personne n'osait contester.

Dans une des dernières années que le culte catholique fut célébré dans cette église, l'officiant, pour plusieurs raisons, comptait beaucoup sur l'effet produit par le miracle de la Pentecôte. La foule accourue est telle que l'édifice ne peut la contenir. Le moment solennel est arrivé : le prêtre implore la venue de l'Esprit-Saint et l'assemblée anxieuse, les yeux fixés à la voûte du chœur, attend l'apparition miraculeuse.

Mais rien n'apparaît.

Inutilement, le prêtre multiplie ses invocations ; déjà les assistants, dans une indicible angoisse, se demandent si la colère divine ne va pas se manifester par quelque épouvantable cataclysme, quand, tout à coup, à l'orifice du trou de la clef de voûte, apparaît, renversée, la tête hirsute du bedeau qui, aux signes désespérés de son curé, s'écrie dans son patois :

— « Lou petou l'a medzi!... » (le putois l'a mangé).

Un putois qui, pendant la nuit précédente, était en quête d'aventure dans ces parages, avait, en effet, trouvé bon de déjeuner du pigeon sur lequel on fondait de si grandes espérances.

La tradition ne dit rien des conséquences qui résultèrent de cette affaire.

Autrefois et aujourd'hui.

Les maisons anciennes étaient larges, spacieuses ; peu de meubles, mais solides. On les appelait des « meubles anciens ». Aujourd'hui encore, d'ailleurs. Seulement ils sont hors de prix, quoique les fabriques de meubles anciens soient excessivement nombreuses et prospères.

Les maisons d'aujourd'hui sont très hautes et très larges. Alors un monsieur appelé propriétaire, y entasse par fournées des prisonniers de bonne volonté appelés locataires, de qui il exige, trimestriellement, des sommes importantes, en rémunération d'une invention bizarre, saugrenue, compliquée, dangereuse,

malcommode et aléatoire qui a reçu le nom paradoxal de « confort moderne ».

Le dimanche de papa. — L'instituteur d'un village voisin de la capitale questionnait un de ses élèves sur le premier chapitre de la Genèse.

L'écolier indiqua sans hésitation les six premières phases de la création, mais, arrivé au septième « jour », il resta court.

— Eh bien, dit le maître, le septième jour, qu'est-ce que Dieu fit ?

Pas de réponse.

— Voyons!... voyons!... c'est pourtant bien simple. Et ton papa, donc, que fait-il, le dimanche ?

— Mon papa ?

— Oui.

— Eh bien... y va à Lausanne.

VIEILLES CHANSONS POPULAIRES

DANS un numéro du *Folk-Lore suisse* (Bulletin mensuel de la Société suisse des traditions populaires), consacré spécialement aux Chansons populaires, que recueille avec soin M. Arthur Rossat, à Bâle, en vue d'une publication projetée, nous trouvons la « chanson de métier » que voici :

Le Départ des Compagnons.

Partons, partons, chers compagnons,
Profitons de cette saison.
L'on voit renaître le printemps,
C'est le moment de battre aux champs.
L'on entend les petits oiseaux,
Qui sifflent de leurs chants si beaux.
Ils sifflent du matin au soir :
Partons compagnons du devoir! (bis)

Là-haut, là-haut sur ces vallons
L'on voit renaître les gazon
On voit les arbres reverdir
Puis aussi le jasmin fleurir.
Le berger garde son troupeau
En jouant de son chalumeau.
Il joue du matin au soir :
Partez, compagnons du devoir! (bis)

Lausanne, Lausanne, il faut quitter
La ville sans la regretter.
Tous les bourgeois qui sont dedans
A table nous regardent aux dents ;
Et si c'est la saison d'hiver,
Ils font la mine de travers.
Ils disent du matin au soir :
Partez, compagnons du devoir! (bis)

Bourgeois, tu t'en repentiras
De la sottise que tu as fait là.
Tu as fait mettre en prison
Le meilleur de nos compagnons.
Des ouvriers tu en auras
Dans ta boutique tant que tu en voudras
Mais des compagnons du devoir
Tu n'es pas digne d'en avoir. (bis)

(Chantée par M^{me} Clara Cottier, Les Granges, Château-d'Œx. — Notée par A. Rossat.)

La chanson est très connue dans le canton de Vaud, dit M. Rossat. Je ne l'ai pas retrouvée ailleurs. — Il y a bien des années, ajoute-t-il, pendant une grève des bouchers, à Lausanne, les ouvriers chantaient :

Des Allemands tu en auras
Dans ta boutique tant que tu en voudras ;
Mais des garçons bouchers Vaudois
Tu n'es pas digne d'en avoir! (bis)

EN PAYS VAUDOIS

Bursins.

On peut aller au village de Bursins par la grand'route, mais la grand'route a bien de la poussière, dit un correspondant du *Journal de Genève*. Alors, il vaut mieux prendre le petit chemin au milieu des vignes, entre des murs bas. D'abord, le chemin est étroit ; il

fait des détours, il monte, il descend ; il passe un ruisseau où il n'y a presque pas d'eau, mais beaucoup d'orties. Puis, il devient plus large, se couvre d'herbes et monte tout droit jusqu'au village.

» Ce qu'on voit d'abord au village, c'est l'église, à cause des tuiles rouges de son clocher et du cadran blanc, le village est en pente, l'église est au milieu. Elle est romane, avec une ou deux fenêtres gothiques et des absidioles rondes : on l'a un peu retapée ; elle est propre, elle a un aspect presque neuf ; comme on a eu soin de ne pas crépir la muraille, on voit toutes les pierres prises dans le ciment durci : il y en a de jaunes et de rouges.

» L'église, la cure avec des volets blancs à flammes vertes, et une vieille maison avec un portail et une tour, et deux ou trois boutiques : cela dessine une place large, mais que remplit un tilleul immense ; il ombrage la fontaine, on peut s'asseoir autour du tronc.

» Le village est petit ; presque toutes les maisons sont anciennes. Il faut admirer surtout la maison forte du Rosay, qui est du x^{ve} siècle : tourelles rondes, portes cintrées, fenêtres géminées sous les accolades, et tuiles romaines. Devant, un mur à l'aspect d'un rempart : un lierre le couvre, les fleurs de jardins le dépassent ; le chemin qui monte vers les longues collines passe dessous.

» Quand on est assis sur le mur, au soleil, on voit tout ce grand paysage : les vignes où l'ombre de la Côte molle et longue descend ; le Jura au fond, derrière d'autres villages qui sont aussi dans l'ombre ; puis une campagne plate, avec des champs et des taillis ; et puis le lac, rose à cause du soir, qui s'avance en pointe à l'horizon ; et puis, les Alpes qui s'abaissent, et puis le ciel qui se relève, clair comme les eaux. »

Lumen. — Le très grand succès remporté par *Le Bossu* a engagé la direction du Théâtre Lumen à offrir au public une autre grande attraction, plus angoissante et plus mystérieuse. Dès vendredi soir, le programme portera un grand nombre des dernières nouveautés les plus attrayantes et l'énigmatique *Démonios* qui fait tant parler de lui en ce moment.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à *Walther Gygaz*, fabricant à *Bleichenbach*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.